

Essai

Gérald Alexis, Gérald Baril, Guillaume Beaumier, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Thierry Bissonnette, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Michel Nareau, Michel Peterson, Marie-Ève Pilote, Yvon Poulin, Pierre Rajotte et Mathieu Simoneau

Numéro 139, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

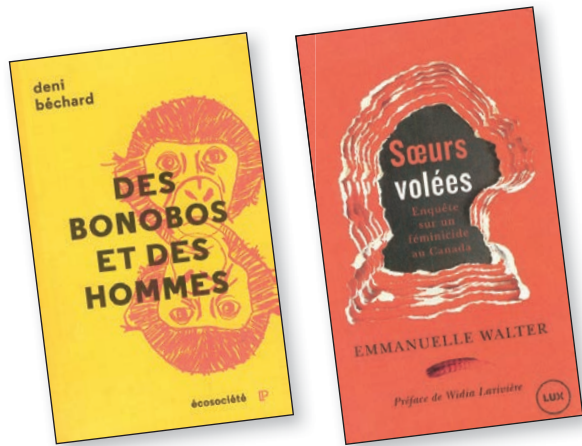
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Baril, G., Beaumier, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Bissonnette, T., Bourneuf, R., Cliche, Y., Hudon, J.-G. D., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Nareau, M., Peterson, M., Pilote, M.-È., Poulin, Y., Rajotte, P. & Simoneau, M. (2015). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (139), 52–59.



Deni Béchard

DES BONOBO ET DES HOMMES

VOYAGE AU CŒUR DU CONGO

Trad. de l'anglais par Dominique Fortier

Écosociété, Montréal, 2014, 444 p.; 34 \$

Avec seulement deux romans à son actif, Deni Béchard jouit d'une réputation d'écrivain établie et plus qu'enviable. *Vandal Love ou Perdus en Amérique*, sa saga transaméricaine, a remporté en 2007 le Prix du Commonwealth alors que *Remèdes pour la faim*, publié en 2013, s'est attiré une sympathie critique et publique unanime. On le savait également journaliste, globe-trotter et aventurier, ce que confirme *Des bonobos et des hommes*, traduction française d'*Empty Hands, Open Arms*, sorti aux États-Unis en 2013. Un ouvrage sur fond de militantisme écologique, à mi-chemin entre le récit de voyage, l'enquête ethnologique et la synthèse d'histoire politique.

Après des mois de recherches et de lectures portant sur les bonobos, ces singes partageant 98,6 % de leur ADN avec celui de l'être humain, à la suite de plusieurs conversations avec Sally Jewell Coxe, conservacionniste au service de la Bonobo Conservation Initiative (BCI), Deni Béchard rejoint la forêt pluviale de la République démocratique du Congo (RDC) afin de vivre au quotidien l'expérience de la conservation. Des paysages lunaires de Goma en passant par les routes défoncées de Kinshasa – seconde mégapole la plus pauvre au monde après Dacca, Bangladesh –, le journaliste

remonte le cours des villes jusqu'aux milieux isolés où se joue l'avenir d'une biodiversité unique sur la planète.

Les bonobos ne comptent plus guère qu'entre 5000 et 50 000 individus dans leurs rangs, chassés pour la consommation lors des famines occasionnées par les guerres et les déplacements massifs de populations. Leur situation offre une allégorie saisissante du traitement des Congolais durant la période coloniale, qui furent spoliés, réduits en esclavage et tués, pour les plus malheureux d'entre eux. De la même façon que les bonobos doivent s'acclimater de nouveau à la présence des Congolais, les Congolais, eux, affamés et traumatisés par la colonisation et les conflits récents qui en sont les lointaines répercussions, doivent refaire progressivement confiance aux Occidentaux.

Ces multiples parallèles motivent le regard interdisciplinaire de Béchard, qui vagabonde de leçons de biologie en rappels éclairants sur l'histoire politique congolaise, dominée par le pillage, la collusion et le vol érigé en système. Le dictateur Mobutu résume à lui seul la parfaite irrationalité des dirigeants du pays qui se sont succédé depuis Léopold II, lorsque sur les ondes de la radio nationale, il déclare : « Allez-y, volez, tant que vous ne prenez pas trop ». Sagesse dans la démesure que ne partage pas l'ambassadeur zaïrois au Japon, qui décide à la même époque de vendre rien de moins que l'ambassade elle-même et d'en empêcher les profits.

On comprend dès lors un peu mieux ce qui pousse les habitants de la RDC à lever un regard suspicieux sur les entreprises d'aide et de développement en tout genre et pour quelles raisons la conservation environnementale ne peut faire l'économie d'une réelle entreprise d'écologie humaine. C'est d'ailleurs ce qui distingue la BCI de la plupart des ONG, qui s'allie les chefs locaux et prend soin de former les communautés aux méthodes de conservation afin de garantir la pérennité de leur système. Le portrait que dresse Béchard n'est pas pour autant que ravissement. Les problèmes de précarité des subventions et du sous-financement s'ajoutent à ceux causés par la compétition insensée pour le monopole de l'aide humanitaire que se livrent les multiples organismes à but « non lucratif ».

Béchard-romancier ne se cache jamais bien loin derrière Béchard-journaliste, qui collige et organise la masse de renseignements ; on le retrouve avec plaisir dans une description enveloppante de la canopée ou au détour d'une randonnée périlleuse sur une moto bancal et crachotante. À partir du récit de destins croisés qui œuvrent à une ambition commune, Deni Béchard réussit à déboulonner quelques mythes coloniaux tenaces, dont celui du cœur noir de l'Afrique diffusé par Joseph Conrad dans *Au cœur des ténèbres*, auquel répond explicitement le sous-titre de la traduction française. Ce que montrent à la fois les bonobos et les hommes de cet essai qui force l'admiration, c'est l'horizon utopique que doivent emprunter les voies renouvelées d'un vivre-ensemble : « Se libérer absolument de toute pensée ou tendance agressive, se concentrer sur l'amour ou la cohésion du groupe – et je ne parle pas de relations sexuelles, je parle d'amour – voilà la voie des bonobos. C'est un message que l'humanité doit s'efforcer de saisir », rappelle en dernière analyse Sue Savage-Rumbaugh, primatologue américaine. Derrière cette surprenante histoire de singes, c'est encore celle de l'homme qui s'écrit.

David Laporte

Illuminer la médecine

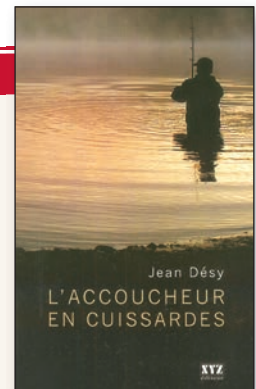
Les autobiographies sont rarement sinon jamais des sommets de sincérité. La mémoire étant une faculté qui choisit, celui qui se raconte retient de son passé la partie glorieuse et escamote son passif. Jean Désy fait exception : s'il est fier d'avoir replacé l'humérus de Maxime dans sa niche, il avoue candidement ses erreurs et ne les impute jamais aux voisins ou aux circonstances. Si plusieurs des anecdotes qui peuplent, attristent ou égaient son bouquin valent par leur originalité, un bon nombre n'ont de raison d'être que le désir de l'auteur de valoriser l'humain partout où il le rencontre. Peut-être le temps et l'enseignement en ont-ils arrondi les angles, ils n'en ont pas modifié la générosité.

Car telle est la caractéristique première de Désy : il aime et respecte les personnes. Qu'elles soient violentes ou égoïstes, engluées dans leur dépendance à l'alcool ou sourdes aux misères d'autrui, il va à leur rencontre sans les juger. On croit entendre Thibon : « Ne jugez pas, car le travail du bourreau commence au verdict du juge ». Désy souhaite le pardon : « Pardonner est nécessaire pour des raisons de santé et de joie. Un jour, qui sait ? Une femme brisée, un petit garçon cassé en deux iront à la rencontre d'un soldat qui perdit toute mesure de ses actes, et peut-être, sans retourner vivre avec lui, ils lui diront avec humilité qu'il a le droit de poursuivre sa vie, ailleurs peut-être, mais avec leur bénédiction. Pas une fausse bénédiction. Pas une bénédiction contrite et obligée. Non. Une bénédiction aimante pour que le Mal ambiant s'amenuise ou même disparaisse ».

L'auteur n'est pas pour autant ce que j'appellerais un daltonien moral, mais ses colères ou ses refoulements épargnent les faibles et les souffrants et visent les arrogances, les prétentions, les abus de pouvoir. Les humbles l'émeuvent et il n'a pas honte de sa sensibilité, mais il fulmine quand un policier exige l'accès à un dossier médical ou qu'un autre réclame qu'on ranime un mort. Il frémit quand un urgentiste pressé et suffisant prescrit à distance une intubation inadaptée. Les relations humaines, il les conçoit autres.

À lire Désy, on comprend mieux son besoin d'illuminer sa pratique médicale par un approfondissement philosophique ou littéraire. « Je refuse que la médecine soit de plus en plus considérée comme une seule science. Je crois en l'amalgame de l'art et de la science pour aborder l'univers de la maladie... et de la santé. » Plaidoyer bellement opportun en ces temps de dessèchement comptable.

Laurent Laplante



Jean Désy

L'ACCOCHEUR EN CUISSARDES

XYZ, Montréal, 2015, 227 p.; 22,95 \$

Emmanuelle Walter

SŒURS VOLÉES

ENQUÊTE SUR UN FÉMINICIDE AU CANADA

Lux, Montréal, 2014, 224 p.; 24,95 \$

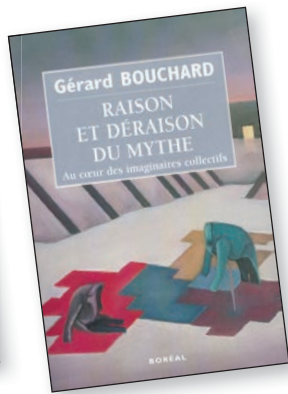
Le grand nombre de meurtres et de disparitions de femmes autochtones, qui n'est pourtant pas un nouveau phénomène au pays, a quelque peu retenu l'attention des médias québécois récemment. Cette sollicitude, qui contraste avec l'indifférence habituelle de la majorité blanche envers un peuple invisible, est en bonne partie due à Emmanuelle Walter et à son dernier livre, *Sœurs volées, Enquête sur un féminicide au Canada*. Dans cet ouvrage paru à la fin de 2014, la jour-

naliste fait état de cette apathie devant la violence subie par les femmes d'origine amérindienne. Elle commente autant l'attitude des médias que l'inaction du gouvernement de Stephen Harper.

Avec son écriture à la fois sèche et empathique, Walter met en lumière un problème que l'on associe surtout au reste du Canada, en particulier à la Colombie-Britannique, où le phénomène est rattaché à des symboles évocateurs : le Downtown Eastside de Vancouver, où abondent les autochtones toxicomanes, Robert Pickton (on sait qu'une grande proportion de ses victimes étaient d'origine amérindienne), « l'autoroute des larmes », etc. Or, le livre-enquête

s'intéresse principalement au cas de deux adolescentes originaires de l'ouest du Québec : Maisy Odjick, seize ans, et Shannon Alexander, dix-sept ans, deux amies disparues au même moment en 2008. En interrogeant les membres de leurs familles, en s'intéressant à la personnalité de Maisy et de Shannon, Emmanuelle Walter nous les rend proches. Elle donne un visage humain aux statistiques.

Tout en appuyant son analyse sur des rapports crédibles, l'auteure montre ce que la négligence de notre système a de scandaleux et dénonce l'extrême vulnérabilité des femmes autochtones. Sans nier les problèmes et la tendance auto-



destructrice qui existent dans la communauté des victimes, elle soulève des questions pertinentes, cherchant à expliquer l'hyperfragilité de ces femmes. Un livre nécessaire qui expose le rapport entre notre attitude colonialiste et la tendance à considérer certains crimes comme de simples phénomènes sociologiques.

Marie-Ève Pilote

Jean-François Blanchette
DU COQ À L'ÂME

L'ART POPULAIRE AU QUÉBEC

Musée canadien de l'histoire, Gatineau/
Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa,
2014, 322 p.; 65 \$

Détenteur d'un doctorat de l'Université Brown (à Providence, Rhode Island), Jean-François Blanchette a consacré toute sa carrière à la valorisation de l'art traditionnel. Anthropologue et muséologue, il rend justice aux oubliés de l'art québécois en s'intéressant à des centaines de créateurs non répertoriés et anonymes qui produisent depuis toujours ces pièces parfois simples, parfois recherchées, tantôt traditionnelles, tantôt innovantes, que l'on classe globalement sous l'étiquette d'art populaire. Par leur style empreint de candeur, ces pratiquants de l'art populaire s'opposent diamétralement à l'élitisme de l'art abstrait qui orne les galeries d'art et les musées contemporains. Certains snobs les regardent de haut; d'autres observateurs les considèrent avec condescendance mais peu d'amateurs les comprennent vraiment.

Richement illustré, *Du coq à l'âme* montre la richesse et la diversité de ces toiles, sculptures, tapis crochetés, maquettes, effigies, bibelots religieux et autres objets décoratifs réalisés dans les zones rurales et de ce fait restés méconnus. Jean-François Blanchette fait aussi place aux artistes et à leurs témoignages à propos de leur travail. On apprend ainsi que les touristes et les muséologues qui s'éloignent des grands centres urbains sont souvent à la recherche de telles formes d'expression, ce qui peut entraîner un certain mimétisme de la part d'artisans qui répondront plus ou moins consciemment à leurs attentes, au détriment de la spontanéité.

Jean-François Blanchette valorise l'art traditionnel et ses artisans, qui n'ont pas toujours de place dans nos musées. Son livre utilise un langage clair et s'adresse à un large public. On pourra reprocher à l'auteur d'avoir inclus plusieurs œuvres moins intéressantes aux côtés de créations plus authentiques; mais on comprend que celui-ci n'a pas voulu s'ériger en juge pour départager ce qui distingue les créations authentiques d'un pseudo-art. Par ailleurs, les reproductions – la plupart du temps en couleurs et quelquefois cinq par page – sont souvent trop petites (beaucoup sont du format d'un timbre!).

Du coq à l'âme, L'art populaire du Québec a reçu le Prix Champlain 2015 dans la catégorie ouvrages d'érudition.

Yves Laberge

Gérard Bouchard

RAISON ET DÉRAISON DU MYTHE
AU CŒUR DES IMAGINAIRES COLLECTIFS

Boréal, Montréal, 2014, 230 p.; 25,95 \$

On a souvent soutenu depuis quelques décennies que la postmodernité avait entraîné le déclin des grands mythes et des grands récits de la prémodernité et de la modernité. Dans son dernier livre, Gérard Bouchard estime pour sa part que les mythes, et en particulier les mythes sociaux, sont loin d'avoir été éclipsés par la raison et le progrès, qu'ils demeurent « un puissant mécanisme dans nos sociétés ». En ce sens, l'historien-sociologue poursuit la démonstration qu'il avait entreprise dans certains de ses ouvrages précédents, notamment dans *Raison et contradiction, Le mythe au secours de la pensée* (2003) et *La pensée impuissante, Échecs et mythes nationaux canadiens-français* (2004). Après avoir montré dans ces ouvrages comment le mythe permet de surmonter ou non les contradictions propres à tout discours social, Bouchard entend cette fois établir « un argumentaire théorique » visant à mieux comprendre comment émergent, se déploient, se réajustent, se sacralisent ou même s'essouffent les mythes « en tant que représentations logeant au cœur des imaginaires collectifs ». À une époque que certains disent en crise de « significations imaginaires sociales » (Castoriadis, 1996), les mythes continueraient donc d'agir comme soutien à des « configurations largement inconscientes d'images et de symboles qui nourrissent les représentations collectives » et qui ont « le pouvoir de projeter toute une société dans les directions les plus diverses allant de l'altruisme le plus pur au fanatisme le plus destructeur ». En fait, pour Bouchard, « il n'existe pas de société sans mythes, il n'y a que des sociétés qui entretiennent l'illusion de ne pas en avoir ».

Une fois ce postulat bien établi, il importe de définir ce qu'est un mythe social. À cet égard, l'approche de Bouchard, qui a recensé pas moins de 138 définitions du mythe dans la littérature scientifique, est particulièrement bien

Contre la paresse intellectuelle

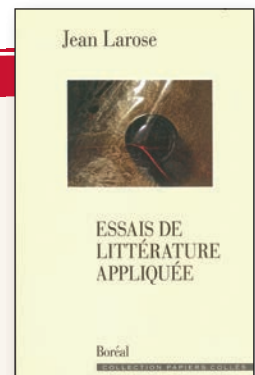
Outre ses essais et les deux romans qui précèdent son dernier recueil, on se souvient de Jean Larose comme animateur inspirant de l'émission radiophonique « Passages », de l'époque où la deuxième chaîne de Radio-Canada pouvait se qualifier de culturelle.

L'auteur de *La petite noirceur* n'a rien perdu de sa verve. Et il est toujours question de culture dans cette collection de courts textes écrits au cours des vingt dernières années, période où, selon l'essayiste, on a assisté au triomphe de la « contre-culture de consommation », au détriment de la « grande culture associée à l'humanisme moderne ». Dans une prose limpide, émaillée d'images fortes et de formules lapidaires, Larose investit tour à tour les grands thèmes de la création, de l'éducation, de la langue et de la liberté, parfois en témoin de l'histoire, par exemple en commentant l'élection de Barack Obama à la présidence des États-Unis.

Avec à ses côtés les auteurs Paul Chamberland, André Malraux, Gaston Miron, Pierre Nepveu, Fernand Dumont, Gilles Vigneault et Saint-Denys Garneau, entre autres, Larose refuse d'obtempérer aux diktats du moment, refuse de se laisser enfermer dans une logique de paresse intellectuelle et de suffisante facilité. Du coup, il se distancie du refus global, de la table rase. Il plaide plutôt pour la continuité, pour la mémoire, pour une vision de la culture comme exigence de réappropriation continue. Dans un mémoire qu'il écrit à la demande de l'Union des écrivaines et écrivains du Québec, on trouve l'idée-force selon laquelle la langue est beaucoup plus qu'un code, l'écrivain bien autre chose qu'un producteur de messages. Pour Larose, la littérature est engagement, réinterprétation, reconquête perpétuelle de l'héritage propre à l'humanité.

Souvent d'une sévérité cinglante à l'endroit de l'époque et de ses contemporains québécois (« épais sans complexe »), Larose n'en demeure pas moins capable de s'émouvoir devant les images de Montréal et les jambes de Pascale Bussièrès dans le film *Eldorado*. Que l'on ne se méprenne pas, l'écriture de Larose ne verse ni dans le rejet ni dans le ressentiment, elle est au contraire l'expression d'un attachement profond à la communauté humaine. À lire et à relire.

Gérald Baril



Jean Larose

ESSAIS DE LITTÉRATURE APPLIQUÉE

Borealis, Montréal, 2015, 146 p.; 22,95 \$

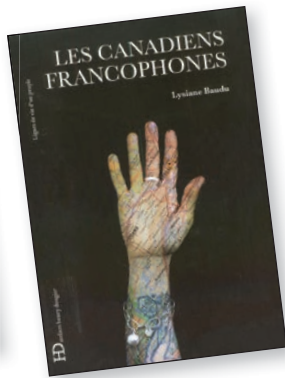
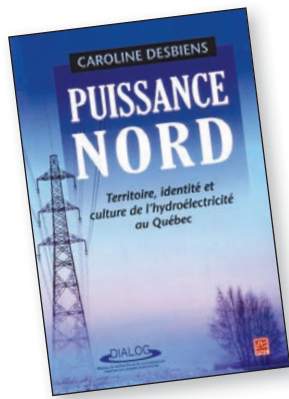
documentée. Finalement, Bouchard conçoit le mythe comme un « composé sacralisé d'émotion et de raison qui s'enracine dans la psyché, baigne dans la transcendance et se déploie dans le social ». Partant de cette définition, Bouchard tente ensuite de circonscrire les principales composantes (l'ancrage, l'empreinte émotionnelle, l'éthos, la sacralisation, le récit, etc.) et les techniques de persuasion (les mécanismes argumentaires, les formes ou structures de pensée, etc.) qui caractérisent un processus de mythification. Puis, considérant que le mythe social doit être abordé « sur la base non pas de sa vérité, mais de son efficacité », il s'intéresse aux multiples conditions (cohérence, polysémie, polyvalence, adaptabilité, compatibilité, pertinence, etc.) qui assurent son succès. Enfin, la

dernière partie de l'ouvrage décrit la structure pyramidale, composée de mythes directeurs et de mythes dérivés, qu'on trouve au cœur de tout imaginaire collectif.

La réflexion théorique que propose l'essai de Bouchard est fort bien documentée, mais elle aurait gagné à être plus exemplifiée. Le propos donne en effet par moments l'impression de rendre compte du phénomène mythique à l'aide d'une accumulation parfois énumérative de points et de sous-points, brièvement étayés par quelques exemples, souvent les mêmes (notamment celui des nouveaux mythes dont s'est doté le Québec à partir de la Révolution tranquille, et celui du mythe de l'*american dream* et de ses diverses variantes aux États-Unis). Autrement dit, on aurait pu souhaiter que la démon-

stration conceptuelle et typologique propose une meilleure illustration de la façon dont un mythe évolue et s'actualise au sein d'un environnement social et historique donné. Qu'il suffise ici de rappeler, à titre d'exemple d'études du genre, l'ouvrage de Pascal Brissette (*Nelligan dans tous ses états, Un mythe national*, 1998), qui a bien montré sur un plan à la fois synchronique et diachronique comment le mythe de Nelligan a été recyclé et revivifié à différentes époques, même lorsqu'on tentait pourtant de le déconstruire et de le rendre inopérant (par exemple, l'ouvrage de Jean Larose, *Le mythe de Nelligan*, 1981). Cela dit, convenons malgré tout que Bouchard a atteint son objectif qui consistait à « réhabiliter le mythe comme composante essentielle de la pensée », mais

Électricité et identité • Francophonie



qu'il reste maintenant, comme il le suggère lui-même, à mettre plus concrètement en application, et partant à valider, son argumentaire théorique à l'aide d'enquêtes empiriques.

Pierre Rajotte

Caroline Desbiens

PUISSANCE NORD

TERRITOIRE, IDENTITÉ ET CULTURE DE L'HYDROÉLECTRICITÉ AU QUÉBEC

Trad. de l'anglais par Geneviève Deschamps
Presses de l'Université Laval, Québec, 2015,
318 p.; 39,95 \$

Documentation copieuse, travail sur le terrain intelligent, contacts éclairants, réflexion puissante, enjeu capital. D'où un livre nécessaire.

Certains sursauteront en lisant que la relation du Québec avec son Nord rappelle les *romans de la terre* et que, malgré des progrès, les promesses offertes à propos du Nord par les premiers ministres Bourassa, Charest et Couillard pèchent toutes par leur simplisme. Comment une vision surannée du Québec peut-elle évoquer la technologie hydroquébécoise? Quelle parenté entre Menaud, encarcené dans la dépendance, et l'ingénieur livrant au Sud les richesses du Nord? N'est-ce pas au cri de « Maîtres chez nous » que s'est mise en marche la Révolution tranquille? Que ces sceptiques lisent Caroline Desbiens. Ils devront alors convenir de ceci : les Sudistes que nous sommes ignorent qu'il était et qu'il est encore indécent de traiter le Nord comme s'il attendait, dans son grand vide silencieux, la venue

du progrès et du développement. Il est temps, écrit le préfacier, Graeme Wynn, « d'interpréter le développement économique sous un angle culturel ». « Si, écrit Desbiens, au cours des 30 dernières années, les Cris et les Québécois se sont beaucoup influencés les uns les autres dans leur façon de considérer la nature, les ressources et le développement, une compréhension approfondie de l'approche culturelle de la terre de chacun des groupes fait toujours défaut et cette lacune continue de faire obstacle, de diverses manières, à l'élaboration d'un cadre de gestion interculturel ».

Tous admettront que les chantiers nordiques d'Hydro-Québec ont nourri la fierté québécoise. « Pendant cette période de décolonisation et d'affirmation de l'identité canadienne-française, personne ne semblait relever l'ironie que supposait le fait de se dire 'Maîtres chez nous' sur des terres innues. » Ainsi régnait une sorte de cartésianisme niant la nécessité d'être *quelqu'un quelque part*, selon l'expression du géographe Luc Bureau (*Entre l'éden et l'utopie*). Québec disposait du Nord comme s'il l'avait toujours fréquenté, occupé, apprivoisé. Il s'improvisait nordique et substituait la technologie à la patiente fréquentation des lieux. En ce sens, le comportement du Québec reproduisait les déferlements européens sur les Amériques. En bousculant les populations depuis toujours présentes sur le territoire, on fondait l'identité du Québécois du Sud sur l'appropriation soudaine et distraite d'une conquête territoriale. Le Québécois du Sud prétendait devenir « quelqu'un »

sans avoir été d'abord « quelque part ». Le contrôle du sol agissait magiquement... comme au temps du curé Labelle, de *Menaud*, de *Maria Chapdelaine* ou de *Jean Rivard*.

Ce simplisme n'existe plus? C'est à voir. Si Robert Bourassa a enflammé l'imagination nationale avec le chantier de La Grande, « c'est précisément parce qu'il combinait les figures traditionnelles du Québec et la construction progressive d'un État moderne à la suite de la Révolution tranquille ». Si Charest a suivi la même voie, c'est en présumant que le Nord était vide. Couillard parle des Autochtones? Seulement après avoir chiffré son plan. Par rapport aux Cris, le Sud jouirait-il de la supériorité que Durham attribuait à la race anglaise? Chose certaine, le Nord constitue encore, selon nos élus, un simple outil : « Le terme 'laboratoire' a un vaste répertoire de significations : il évoque la modernité, mais aussi l'autorité et la certitude en représentant la Baie-James comme le site d'une expérience contrôlée ». Prétention d'apprentis sorciers.

Au passage, Desbiens dresse un bilan sévère du régime imposé aux travailleurs du Nord et, plus particulièrement, aux femmes. Comme si la myopie à l'égard de la culture des Autochtones conduisait à l'ignorance des relations humaines et même de l'amour.

L'auteure ajoute une anecdote : « En 1997, la Commission de toponymie du Québec a marqué le vingtième anniversaire de la Charte de la langue française du Québec (loi 101) avec un 'poème géographique'. Cent une îles ont été nommées en utilisant des citations tirées d'œuvres littéraires québécoises bien connues ». Le but? Animer « l'anonyme ». Le problème? « Les lieux choisis [...] étaient en fait les affleurements des collines émergeant du réservoir Caniapiscou » et portaient déjà des noms! Conclusion : « [...] le Jardin au bout du monde semblait ainsi utiliser la poésie pour commémorer les dommages faits à la terre ». De quoi alimenter quelques colloques de géographes sur la notion de paysage : est-il une création de l'homme?

Laurent Laplante

Compostelle : un autre chemin

L'engouement pour le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle ne semble pas en voie de s'atténuer. Cette expérience de marche intensive sur plus de 800 kilomètres continue en effet de générer des écrits. Uniquement au Québec, près d'une quarantaine de témoignages de marcheurs ont été publiés en volume depuis les années 1990. Il en résulte parfois un risque de redites auquel toutefois l'écrivain Sergio Kokis réussit en grande partie à échapper. De fait, contrairement à bon nombre de témoignages, le récit de Kokis n'adopte pas vraiment l'approche du guide qui entend fournir aux futurs pèlerins de multiples renseignements et recommandations d'usage pour bien réussir leur pèlerinage. N'y est pas vraiment développée non plus la perspective culturelle consistant à rappeler à point nommé des légendes traditionnelles, à signaler les multiples rituels à accomplir et à décrire les vestiges historiques et religieux qui jalonnent cette voie sacrée et millénaire. Certes, on y retrouve la trame narrative convenue qui consiste à relater les étapes quotidiennes de marche, ponctuées d'arrêts pour se restaurer et se loger, et le tout accompagné de quelques réflexions et impressions. Mais Kokis parvient à personnaliser son récit de diverses manières. D'abord l'écrivain raconte non pas une, mais plusieurs longues randonnées qu'il a entreprises au cours des dix dernières années en compagnie de sa conjointe sur différents parcours (le Camino francés, le Camino portugués, le Trans Swiss Trail 1, le Trans Swiss Trail 2, « le mystérieux Camino del Norte », etc.). Par ailleurs, l'ascèse et l'effort physique propres à ce genre d'expérience de dépouillement n'excluent pas une approche épicurienne, comme en témoignent les nombreuses allusions aux plaisirs de la table, au fameux « menu del peregrino » bien arrosé « de vin et d'orujo ». Le pèlerinage vers Compostelle, par le Camino portugués notamment, « se révèle être un véritable tour de gastronomie et de dégustation d'alcools fins ». En outre, le récit de Kokis prend parfois une dimension autobiographique en étant entrecoupé d'anecdotes et de commentaires au sujet de ses activités de peinture et d'écriture. Mais c'est surtout lorsqu'il traite de la façon dont ses aventures de marche l'ont transformé que Kokis se démarque. Alors que dans la plupart des témoignages les marcheurs ne semblent bien souvent garder de leur aventure sur le Chemin « qu'un enseignement essentiel et assez vague » à l'instar de Jean-Christophe Rufin dans son *Immortelle randonnée* (2013), Kokis tente pour sa part de mettre des mots sur ce qu'il considère comme une « nouvelle manière d'être au monde ». « En marchant, écrit-il, nous sommes obligés d'avancer allégés, sans les objets et sans le regard public que nous croyons essentiels au maintien de la cohésion de notre histoire personnelle, de notre identité. Leur absence, ou la diminution momentanée de leur présence rassurante, a pour effet d'éclaircir le champ de la conscience de soi et permet alors d'entrer en contact avec ce soi-même ». Son retour à Montréal après sa première expérience sur le Camino francés prend la forme d'une véritable révélation : « Après deux mois de vie dépouillée, avec mon sac à dos pour tout bagage, cette abondance d'objets superflus [sa bibliothèque et sa collection de pipes] m'est apparue dans toute son absurdité, comme un boulet destiné à entraver ma liberté ». Bref Kokis réussit à nous faire ressentir cette « magie des chemins » qui l'a ensorcelé et qui a donné un nouveau sens à son existence. Et il y a fort à parier que son récit sera déterminant dans la décision de certains lecteurs de partir à leur tour sur des sentiers « chargé[s] d'histoire et de légendes », en quête d'aventures, de dépassement, voire de repas gastronomiques et de bons vins.

Pierre Rajotte



Sergio Kokis

LE SORTILÈGE DES CHEMINS

AVEC SIX PAYSAGES DE SENTIERS PEINTS PAR L'AUTEUR

L'évesque, Montréal, 2015, 192 p.; 25 \$

Lysiane Baudu

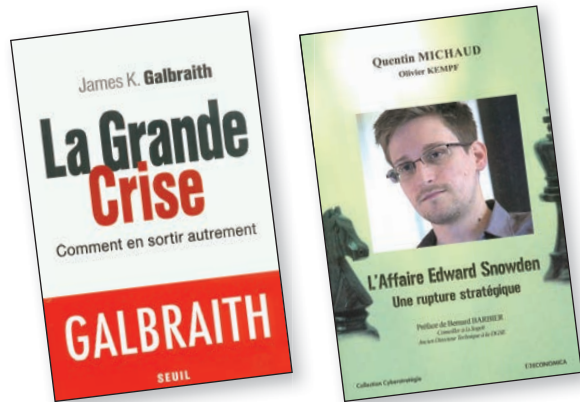
LES CANADIENS FRANCOPHONES

Ateliers Henry Dougier, Paris, 2014,
142 p.; 22,95 \$

Que savons-nous du Canada français? Ou plus précisément des Canadiens français? Ce « nous » peut aussi bien représenter les Québécois, les Canadiens (même français)

que les francophones des autres pays. La journaliste française Lysiane Baudu a voulu répondre à cette question dans *Les Canadiens francophones*. Cet essai s'inscrit dans la collection « Lignes de vie d'un peuple », qui « raconte les peuples aujourd'hui trop souvent invisibles » (quatrième de couverture); ainsi en est-il des Islandais, des Catalans et d'une dizaine d'autres.

Baudu a effectué plusieurs voyages au Canada dont un organisé en 2010 par le gouvernement du Canada pour faire découvrir cinq villes canadiennes à sept journalistes francophones européens. Journaliste pigiste, Baudu y était pour *La Tribune* et ce voyage a servi de base à des reportages et à son ouvrage.



Le livre est divisé en quatre parties : « Le français, une affaire d'État », « De quel français parle-t-on ? », « Voyage en francophonie », « Le bilinguisme comme philosophie ». La « 27^e gouverneure générale du Canada », Michaëlle Jean, signe la postface. Le tout enrobé d'un sain enthousiasme et d'une nette volonté de montrer la francophonie canadienne sous son meilleur jour.

Écrits sous la forme d'un reportage, les textes sont construits autour d'entrevues avec des personnes clés qui présentent leur vision du Canada et en particulier du fait français dans leur province ou territoire. On « visite » donc les provinces de l'Ouest sauf la Saskatchewan, les deux territoires, le Nunavut, le Nouveau-Brunswick et on frôle l'Ontario et le Québec par personnages interposés. Notons qu'un bon nombre des citoyens interviewés sont d'origine européenne, ce qui répond à la clientèle cible de l'ouvrage, et que la plupart des autres sont des responsables d'organismes voués à la défense de la cause francophone quand ils ne sont pas des politiciens. La journaliste a mis en relief leur amour de leur coin de pays et leur détermination à non seulement garder, mais à vivre la langue française. Par contre, ce sain enthousiasme minimise certaines réalités politiques et sociales, en particulier dans les provinces de l'Ouest.

Un glossaire et deux annexes complètent l'ouvrage : les grandes dates de l'histoire du Canada et de courtes biographies d'écrivains et d'artistes répartis selon leur province d'origine (certains choix sont discutables). Quelques erreurs

se sont fauflées dans le texte dont voici des exemples : il y avait 15 000 habitants dans la province de Québec en 1759, *La Sagouine* est un « célèbre roman » d'Antonine Maillet, qui apprendra en même temps qu'elle l'a écrit en chiac, et le Vigneault de Gilles devra maintenant s'écrire « Vigneaux ». Enfin tout le monde sait que les Canadiens français « funent » (du verbe « funer », un dérivé de « fun ») !

Toutefois, l'ensemble offre un portrait vivant de la situation des Canadiens français même s'il est partiel et partial.

David Lonergan

James K. Galbraith

LA GRANDE CRISE

COMMENT EN SORTIR AUTREMENT

Trad. de l'américain par Françoise et Paul Chemla

Seuil, Paris, 2015, 309 p. ; 32,95 \$

Dans son essai *La grande crise*, l'économiste James K. Galbraith affirme que la croissance soutenue qui a prévalu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale n'est plus possible. Les forces économiques qui la supportaient sont épuisées. La dernière d'entre elles – les hypothèques risquées qui ont permis un temps de soutenir la construction et les dépenses – a conduit à la « grande crise », qui a eu des répercussions mondiales. L'importance de ces titres pour l'économie (regroupés dans des produits toxiques écoulés de façon peu scrupuleuse) explique peut-être que personne n'ait agi pour corriger la situation avant que la bulle éclate.

Aujourd'hui, les conditions ont changé : les prix des ressources ne peuvent que croître du fait de leur rareté ; les nouvelles technologies font disparaître des emplois qui sont peu ou pas remplacés ; les gouvernements veulent équilibrer leurs budgets pour des raisons politiques et idéologiques ; la richesse s'accumule de plus en plus dans les mains d'un petit nombre.

Puisque la croissance soutenue n'est plus envisageable, l'auteur affirme qu'il faut maintenant viser une croissance faible. Il considère que les États-Unis n'ont « aucun besoin de procéder à des réductions radicales dans les dépenses futures pour atteindre la soutenabilité ». Il ajoute qu'en maintenant le modèle budgétaire et monétaire actuel pendant quelques années encore, le rapport dette/PIB demeurera dans la fourchette de l'après-guerre et de celle d'autres pays riches, stables et prospères.

Par ailleurs, afin de pallier la diminution des investissements des entreprises qui accompagnera forcément cette croissance modérée, il propose de diminuer les impôts sur le travail et les taxes sur les ventes et de taxer massivement (au-delà d'une exemption substantielle) les successions et les donations. Ces suggestions visent à favoriser « l'absorption de la population active dans l'emploi rémunéré stable ».

Finalement, selon l'auteur, le XX^e siècle a été le siècle américain à cause de l'énergie bon marché, de l'essor industriel, d'une solide base financière et de certains événements contingents, comme l'effet de la Seconde Guerre mondiale sur les finances des ménages américains. Mais tout cela fait partie du passé.

Gaétan Bélanger

Quentin Michaud et Olivier Kempf

L'AFFAIRE EDWARD SNOWDEN

UNE RUPTURE STRATÉGIQUE

Economica, Paris, 2015, 211 p. ; 35,95 \$

Le scandale Edward Snowden éclate en juin 2013. Grâce à cet homme, les journalistes Glenn Greenwald et Laura Poitras révèlent alors, dans le *Guardian US* et dans le *Washington Post*, que la fameuse agence américaine de renseignement, la

De la langue à la liberté

Les éditions La Peuplade font maintenant dans la traduction. La première à bénéficier de ce traitement de faveur est l'écrivaine torontoise d'origine grecque Marianne Apostolides. Sa traductrice Madeleine Stratford donne ainsi accès à neuf récits dont la forme est finement ciselée, autant de méditations sur une épigraphe de Roland Barthes, selon qui le malheur du langage, sinon sa volupté, tient en sa qualité constitutivement fictionnelle. En ce sens, le sous-titre de *Voluptés* se lit comme une antiphrase ; ses quelque 200 pages s'attachent à montrer que la langue joue ce rôle de filtre entre la pensée et son objet, d'où cette réalité qui ne peut en être une, puisque médiatisée, partielle, voire partielle.

Les récits intègrent et mélangent différents genres, testimonial et épistolaire dans « Les joueurs de cerceau », le dialogue socratique dans « Deux dialogues (ou du courage) » et la réflexivité de l'essai philosophique, placé sous l'égide de Heidegger, Nietzsche et Platon. Dans la plupart des cas, l'écriture ne se fait pas volupté, mais catharsis. Elle vise à canaliser la souffrance d'un père traumatisé par la guerre civile grecque ou à apaiser les stigmates d'une adolescente anorexique. La mémoire des événements, du simple fait qu'elle est verbalisée, permet de transformer les souvenirs douloureux en une entreprise littéraire libératrice. Il y a cependant un prix à remuer les bouleversements passés, qui seront vécus deux fois plutôt qu'une : « [...] cette histoire est la mienne et [...] j'ai choisi de la raconter, de la laisser m'empêtrer de ma juste part de honte ».

Raffiné, le travail de construction narrative privilégie les structures gigognes et les histoires parallèles. Dans cet écheveau complexe de récits intercalés, le risque est parfois de perdre le fil. Apostolides brouille les pistes, sa narratrice intervient à l'occasion en faisant alterner passé et présent. Ce va-et-vient temporel montre cependant que, en dépit d'une existence jalonnée de petites et grandes misères, la vie suit son cours. La nature éprouvante des sujets traités (divorce, adultère, anorexie, guerre) s'accommode d'ailleurs d'une écriture chirurgicale sur mesure, qui ne s'ouvre que provisoirement à de courts moments de tendresse (« Petit coyote »). Dans ce recueil somme toute fort réussi, seule « La boîte », troisième récit, semble ne pas cadrer avec l'ensemble.

David Laporte

Marianne Apostolides

VOLUPTÉS

OU LA RÉALITÉ DE L'ÉCRITURE DE SOI

Trad. de l'anglais par Madeleine Stratford

La Peuplade, Chicoutimi, 2015, 210 p. ; 21,95 \$



National Security Agency (NSA), intercepte de façon massive les communications d'un très grand nombre de personnes, y compris des citoyens des États-Unis et des hauts dirigeants étrangers. Au cours des semaines et des mois qui suivent, les nouvelles révélations orchestrées par Snowden et les journalistes permettront de réaliser à quel point toutes sortes de communications et de données sont ciblées par l'agence : conversations téléphoniques, courriels, textos, photographies, informations contenues dans les profils Microsoft, Facebook, Google, Instagram, etc. Il s'avère que des compagnies de communication et d'informatique américaines contribuent à cette récolte. Sans

compter que d'autres sources sont aussi exploitées à grande échelle : par exemple, les données transitant par des câbles sous-marins ou des satellites.

Les réactions sont fortes aux États-Unis et à l'étranger. L'Allemagne et le Brésil sont particulièrement outrés d'apprendre que leurs chefs d'État ont été mis sur écoute et que des entreprises ont été espionnées à des fins commerciales. Les objectifs de la NSA ont donc dépassé la lutte au terrorisme généralement invoquée.

Quelles qu'aient été les motivations d'Edward Snowden, son geste a provoqué une rupture stratégique dans les domaines de la cybersécurité, du renseignement et de la géopolitique. « Chacun sait [...] qu'il

peut désormais être tenu pour un adversaire par les États-Unis. Et qu'il l'est *de facto*. » De plus, les compagnies américaines impliquées dans l'affaire ont perdu de juteux contrats à l'étranger à cause de la méfiance qui s'est installée. Il ne faut pourtant pas oublier que les écoutes de la NSA ont joué un rôle dans la capture de 300 terroristes à travers le monde, que cela a sans doute empêché des attentats, et que l'agence de renseignement est facilement blâmée lorsqu'elle échoue à prévenir les attaques.

En somme, l'essai de Quentin Michaud et Olivier Kempf permet de suivre le déroulement du scandale Snowden et d'en analyser les conséquences.

Gaétan Bélanger